CAIRN.INFO

ERIK PORGE. *LA SUBLIMATION, UNE ÉROTIQUE POUR LA PSYCHANALYSE*

Jean-Pierre Cléro

ERES | « Essaim »

2019/2 n° 43 | pages 207 à 220

ISSN 1287-258X
ISBN 9782749265087

Article disponible en ligne à l'adresse :

https://www.cairn.inforevue-essaim-2019-2-page-207.htm

Distribution électronique Cairn.info pour ERES.
© ERES. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Editions érès - - 92.154.108.10 - 24/10/2019 17:22 - © ERES

Erik Porge
La sublimation, une érotique pour la psychanalyse[1]

Jean-Pierre Cléro

Le présent texte est moins un compte rendu qui se voudrait objectif par sa relation de ce qu'il se passe dans une œuvre qu'une réaction qui, certes, prétend à un certain partage avec l'auteur et ses autres lecteurs, mais en pointant plutôt des problèmes à propos d'un ouvrage qui a conquis notre admiration précisément parce qu'il permet de poser correctement les questions, tout en déclenchant aussi certaines réticences, en ce que les solutions apportées n'emportent pas toujours tout à fait notre adhésion ; ne serait-ce que parce que le sujet traité l'est dans le sillage de Lacan, dont les méthodes sont parfois contestables, sinon du point de vue de la psychanalyse – nous n'avons pas compétence pour en juger, n'étant pas psychanalyste nous-même –, du moins du point de vue des positions philosophiques qu'elles supposent.

Dans ce livre de deux cent dix pages, difficile, qui demande au lecteur un effort exigeant, l'auteur fait l'effet d'être un organiste qui, non seulement lit plusieurs lignes de la partition, mais les interprète selon plusieurs claviers et sur plusieurs registres. Les allusions à l'histoire de la sublimation et à celle du sublime sont rares : pas grand-chose sur Kant[2], rien sur Longin ; rien sur d'autres auteurs qui, au cours des siècles et jusqu'à nos jours, ont traité du sublime. E. Porge ne cherche nullement à faire un travail d'historien des idées. S'il existe quelque histoire dans le texte, c'est celle du passage de ce que Freud a pu dire sur la sublimation à ce que Lacan en a

1. E. Porge, *La sublimation, une érotique pour la psychanalyse*, Toulouse, Érès, 2018.
2. Une allusion dans l'introduction du livre, p. 9.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Editions érès - - 92.154.108.10 - 24/10/2019 17:22 - © ERES

recueilli, transformé, et celle des modifications mêmes que Lacan apporte graduellement à ses propres thèses.

L'auteur de *La sublimation* ne cherche pas non plus à reprendre le problème, à la façon des philosophes analytiques qui ne doivent rien ou qui feignent ne rien devoir à l'histoire de la pensée. Ainsi, les claviers, on l'aura compris, sont constitués par les œuvres de Freud et de Lacan, principalement, ce qui n'empêche nullement E. Porge de faire de belles incursions du côté de Vélasquez, pour ce qui est de la peinture, de Dante, pour ce qui est de la littérature, ce dernier versant étant développé plus largement, puisque Marguerite Duras est conviée – comme elle l'était dans son dernier ouvrage[3] – et puisqu'une inoubliable page de *Biffures* de M. Leiris est citée[4]. En revanche, on ne trouve bizarrement rien sur la musique ; carence assez ordinaire chez les chercheurs du sublime et de la sublimation. B. Saint Girons n'en dit rien non plus dans son *Fiat Lux*, livre pourtant entièrement consacré au sublime ; et la musique est une grande absente du séminaire et des œuvres de Lacan, particulièrement sur ce thème de la sublimation. Il faudrait se demander d'ailleurs pourquoi cet art qui paraît s'imposer est si souvent absent quand il s'agit d'en faire la théorie et pourquoi la peinture et la littérature lui sont aussi généralement préférées sans aucune explication, du point de vue du sublime et de la sublimation. Mais ce n'est pas seulement la diversité des claviers qui est intéressante dans *La Sublimation* ; ce sont aussi les deux moyens utilisés pour s'en emparer : la langue vernaculaire, d'une part, et la langue des mathèmes, d'autre part, qu'ils soient de nature géométrique, de nature algébrique ou de nature topologique. C'est en maîtrisant tous ces registres et en croisant les moyens d'expression qu'Erik Porge ouvre quelques terrains d'enquête sur la notion de *sublimation* et engage le lecteur à se poser plusieurs questions.

Le discours ordinaire dont a hérité Lacan sur la question est très pauvre et répétitif. On peut se demander si le discours, jusqu'à Freud compris, a dépassé ce qu'en avait dit Platon, sans que ce dernier ait un mot équivalent pour en énoncer le processus[5]. Une pulsion sexuelle paraît se

3. E. Porge, *Le ravissement de Lacan. Marguerite Duras à la lettre*, Toulouse, Érès, 2015.
4. E. Porge, *La sublimation*, *op. cit.*, p. 164-166.
5. « Voilà donc quelle est la droite voie qu'il faut suivre dans le domaine des choses de l'amour ou sur laquelle il faut se laisser conduire par un autre : c'est en prenant son point de départ dans les beautés d'ici-bas pour aller vers cette beauté-là, de s'élever toujours, comme au moyen d'échelons, en passant d'un seul beau corps à deux, de deux beaux corps à tous les beaux corps, et des beaux corps aux belles occupations, et des occupations vers les belles connaissances qui sont certaines, puis des belles connaissances qui sont certaines vers cette connaissance qui constitue le terme, celle qui n'est autre que la science du beau lui-même, dans le but de connaître finalement la beauté en soi » (*Le banquet*, 211b-c). De manière générale, il faut lire le discours que Socrate rapporte comme étant celui de Diotime (*Le banquet*, 209a-212a) : la sublimation en est le fil conducteur.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Editions érès - - 92.154.108.10 - 24/10/2019 17:22 - © ERES

désexualiser, en gardant sa force, mais en se portant sur des objets autres que des objets sexuels, avec des buts autres que ceux de l'union sexuelle, mais en donnant naissance à des créations culturelles, c'est-à-dire qui intéressent une vaste communauté d'hommes et non pas seulement un être qui cherche à assouvir individuellement son désir. Si ce schéma est un fil de variations sur le thème de la sublimation, l'analyse le met à mal de toutes les façons.

D'abord la pulsion qui est l'énergie de la sublimation ne se « désérotise » pas forcément ; elle peut, en se portant sur des objets culturels, rester érotique. Freud a suffisamment fait éclater et élargi le domaine de ce qui est sexuel pour que cette désérotisation soit dépourvue de sens. Le sexuel ne se limite pas au fonctionnement d'un appareil génital ou à ce qui le concerne directement. Il est presque contradictoire d'avoir considérablement étendu le sens de ce qui est « sexuel » et de paraître resserrer le sens de la sublimation autour de buts non sexuels. D'ailleurs, s'il n'y a pas d'union sexuelle autre qu'imaginaire, le sexuel même porte à son propre dépassement[6] ; à un dépassement qui traverse les acteurs eux-mêmes.

Ensuite, il ne faudrait pas imaginer que la sublimation ne concerne que les quelques individus qui deviennent artistes ou scientifiques et qui peuvent tourner leurs pulsions vers des objets intellectuellement difficiles d'accès. Il en va de la sublimation comme de l'usage des passions, que Descartes tient, non seulement pour « toutes bonnes de leur nature[7] » au point qu'il ne convient d'en rejeter aucune[8], mais aussi telles qu'il est communément à la portée de chacun de s'en servir sans être asservi à aucune[9]. Comme la maîtrise de ses passions ne requiert nul héroïsme ni génie particulier, la sublimation n'est pas le propre du destin exceptionnel d'une pulsion ou d'un ensemble de pulsions, mais ressortit à leur dynamique assez ordinaire. Mettre la même énergie à faire son travail tout simplement, à se consacrer à certaines occupations qui concernent les autres de façon assez générale, qu'à satisfaire des buts sexuels fait partie

6. E. Porge cite Lacan sur ce point essentiel : « Ce n'est pas la Loi elle-même qui barre l'accès du sujet à la jouissance, seulement fait-elle d'une barrière presque naturelle un sujet barré. Car c'est le plaisir qui apporte à la jouissance ses limites, le plaisir comme liaison de la vie, incohérente, jusqu'à ce qu'une autre, et elle non contestable, interdiction s'élève de cette régulation découverte par Freud comme processus primaire et pertinente loi du plaisir » (p. 146-147). Peut-être plus clairement, E. Porge avait écrit, quarante pages auparavant : « Dans la relation sexuelle, la tumescence du pénis matérialise un manque à la jouissance ; en laissant croire qu'il ne manque de rien, que ce manque dériverait d'une loi de plaisir, elle laisse en même temps vierge un champ de jouissance au-delà du principe de plaisir. Dans la relation sexuelle, on ne s'aperçoit pas de ce qui manque mais il y a un reste, l'objet *a*, le plus de jouir, à quoi a justement affaire la sublimation » (p. 104).
7. R. Descartes, *Les passions de l'âme*, article CCXI, dans *Œuvres*, tome XI, publiées par A. et P. Tannery, Paris, Vrin, 1986, p. 485.
8. *Ibid.* : « Que nous n'avons rien à éviter que leurs mauvais usages ou leurs excès » (p. 486-487).
9. *Ibid.* : « Qu'il n'y a point d'âme si faible, qu'elle ne puisse, étant bien conduite, acquérir un pouvoir absolu sur ses passions » (article L, p. 368-370).

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Editions érès - - 92.154.108.10 - 24/10/2019 17:22 - © ERES

de l'essence même du désir. Il n'est d'ailleurs pas dit que ce qui est visé dans une sublimation soit d'une valeur exceptionnelle et qu'il ne puisse déboucher sur des résultats qui resteront simplement visés de façon imaginaire et sans réelle efficacité. E. Porge pense, avec Lacan, dont il rapporte les propos du 8 mars 1967[10], qu'il convient de « banaliser » la notion de sublimation – en l'étendant à un très grand nombre d'hommes – et d'en faire une composante ordinaire du désir. Cette « banalisation » est portée si loin que la frontière entre la sublimation et le symptôme s'évanouit[11]. La remarque sur la « banalisation » de la sublimation donne lieu à de grandes conséquences, particulièrement analysées dans le livre d'E. Porge.

La *première* d'entre elles est que la sublimation n'a pas lieu d'être pensée de manière platonicienne et « classique » comme la tension d'une pulsion vers un fantasme (ou de pulsions vers des fantasmes), comme si l'on s'élevait, à la façon dont Platon le décrit, vers des objets de valeur de plus en plus grande, sans réversibilité possible ; le fantasme est aussi fondement de la pulsion. C'est pour cela que, depuis l'Antiquité, le schème mathématique de la division harmonique, que Platon lui-même paraît emprunter à Eudoxe[12] pour ses plus subtiles considérations[13], est une représentation si efficace de ce mouvement de la sublimation ; il sert, par exemple, quand, dans *La République*, il s'agit de montrer quels sont, depuis les simples reflets du sensible jusqu'à l'Idée du Bien, les degrés qu'il sied de faire parcourir aux meilleurs d'entre les citoyens. On n'est nullement forcé de « finaliser » le processus en ne permettant de le lire que dans un sens ; que le désir se propulse vers des fantasmes de valeur de plus en plus élevée n'empêche nullement que l'on pose ces fantasmes comme fondements d'une pulsion qui les traverse[14]. Du coup, il vaut mieux interpréter les segments de la division harmonique comme des parcours d'aller et retour sur une ligne hélicoïdale.

---

10. Selon lesquels « l'œuvre de sublimation n'est pas du tout forcément l'œuvre d'art » : « elle peut être bien d'autres choses encore, y compris ce que je suis [c'est Lacan qui parle] en train de faire ici avec vous, qui n'a rien à faire avec l'œuvre d'art » (cité par E. Porge, *La sublimation*, *op. cit.*, p. 105).
11. « Sublimation ou symptôme ? La démarcation est-elle si facile à établir ? L'un peut empiéter sur l'autre, ou ils peuvent coexister sans qu'on ait les moyens de ne pas les confondre. Freud lui-même en a fourni des exemples, et Lacan a souvent rapproché la sublimation de la perversion, en particulier masochiste […] quand il caractérise le niveau pervers de "jouir de son désir" » (E. Porge, *La sublimation*, *op. cit.*, p. 177).
12. Voir le bel article de Vuillemin sur « La section de la ligne dans *La République* (VI, 509d 26-28) », dans R. Rashed, *Mathématiques et philosophie de l'Antiquité à l'âge classique*, Paris, Éd. du CNRS, 1991.
13. En particulier l'égalité des segments du milieu lorsque, ayant obtenu des segments inégaux par la section d'un segment selon le rapport a/b, on partage encore chacun des deux segments selon le même rapport.
14. Venant de citer la phrase importante du Séminaire XI dans laquelle Lacan dit que « l'expérience du fantasme fondamental devient la pulsion » (p. 245), E. Porge annonce qu'il soutiendra « que non seulement pulsion et fantasme s'articulent dans la sublimation mais que celle-ci est le nom de cette articulation » (*La sublimation*, *op. cit.*, p. 15).

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Editions érès - - 92.154.108.10 - 24/10/2019 17:22 - © ERES

La *deuxième* conséquence importante est moins géométrique que dynamique. Il y a sublimation quand l'élan du désir paraît nous revenir, non pas forcément dans un état reconnaissable, mais comme s'il s'était cassé sur quelque obstacle imaginaire, puis rebondissait sur lui avec une force qui semble propre. Le premier élan du désir peut se trouver mêlé à un mouvement qu'il a suscité sans le savoir en se portant vers les objets et qui le remonte à contre-courant, à la façon dont une voix s'enveloppe de son propre écho. Le jeu du mouvement direct et du mouvement inverse provoque une sorte de double hélice par laquelle les deux mouvements paraissent devoir se rencontrer, sans qu'ils le fassent forcément dans la réalité. Après avoir beaucoup travaillé sur la voix[15], E. Porge crée un chiffre en évoquant le puits – réellement existant – de Trôo, le « puits qui parle » ; j'évoquerai, pour ma part, les étranges escaliers qui s'entrelacent dans le château de Blois, pas très loin du puits qui renvoie les paroles, curieusement situé, lui aussi, dans le Loir-et-Cher. C'est ainsi que l'expression spontanée d'un désir se trouve dans l'obligation de se traduire dans un langage reconnu par tous, par exemple[16] ; ce qui crée un parcours inverse ou fortement dévié, dans lequel il ne s'agit pas exactement de refoulement, mais d'une sorte de capture qui donne un autre sens et une autre modalité à une première impression qui l'a déclenchée, renforcée, mais qui s'est trouvée détournée de son but.

Car, et c'est la *troisième* conséquence, le refoulement n'est pas la seule issue ni le seul destin du sexuel. Pour personne. Cela ne veut pas dire qu'il n'existe pas de refoulement ; mais cela veut dire qu'il est toujours possible de faire travailler les pulsions dans un au-delà fantasmatique du sexuel ; le sexuel ne vient pas forcément buter sur une loi étrangère ou sur quelque réel qui le refuserait comme on interdit le passage à un intrus, mais, se limitant en quelque sorte par lui-même, il offre ou s'offre un dépassement.

Chacun de ces points est, à nos yeux, assorti de difficultés qui tiennent parfois aux positions mêmes de Lacan, parfois à celles d'E. Porge lui-même, dont l'invention en matière de mathèmes permet de reculer un peu les limites auxquelles Lacan les avait laissés.

La première d'entre elles tient à l'instrument mathématique qui est assez ductile pour permettre à son utilisateur toutes sortes d'expressions dont il convient de ne pas être dupe de la puissance de réel. Une division harmonique, c'est-à-dire le découpage d'un segment selon un rapport que l'on peut encore faire agir pour découper les deux segments ainsi obtenus, selon une opération que l'on peut réitérer, enferme des propriétés tout à fait intéressantes et bien connues depuis l'Antiquité grecque. E. Porge fait

15. E. Porge, *Voix de l'écho*, Toulouse, Érès, 2012.
16. « Le collectif fait partie de la sublimation » (*La sublimation*, *op. cit.*, p. 151). Ce point sera repris plus loin, p. 212.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Editions érès - - 92.154.108.10 - 24/10/2019 17:22 - © ERES

remarquer très légitimement que l'on peut mener cette division avec des nombres qui ne sont pas forcément des nombres réels, mais qui peuvent être, par exemple, des nombres irrationnels, $\sqrt{2}$, $\sqrt{3}$, $\sqrt{5}$, etc., dans la mesure où l'on sait construire ces notions. Ainsi, que l'on puisse couper le segment qui représente à chacune de ses extrémités l'élément pulsionnel, d'une part, l'élément fantasmatique, d'autre part, est tout à fait permis, comme serait permis qu'on les découpât selon $\sqrt{7}$ ou $\sqrt{11}$, si on savait les construire. Seulement, a-t-on le droit d'en faire une affirmation qui pose que l'objet *a* est identifiable au nombre d'or[17], soit : $(\sqrt{5} - 1) / 2$ ou d'ailleurs $(\sqrt{5} + 1) / 2$ (puisque l'équation d'où résulte le nombre d'or a deux racines[18]) ? On a ce droit parce qu'on se l'est donné ; que rien ne s'y oppose certes mais en ajoutant aussitôt que l'on pourrait faire le découpage selon une infinité d'autres valeurs du même ordre ; et que, si l'on veut bien agencer la proportion de telle sorte que sa division coïncide avec le nombre d'or, on a choisi arbitrairement entre deux racines également possibles. De plus, d'où tire-t-on que l'on ait davantage de chances que cette harmonie se fasse selon le nombre d'or que selon tout autre nombre ? En d'autres termes, le problème

17. *Ibid.*, p. 94, 103.
18. Le nombre d'or a fait l'objet de multiples études. L'une des plus rigoureuses en même temps que des plus accessibles est celle que l'on trouve aux pages 184 et 185 du livre de M. Neveux et de H. E. Huntley, intitulé tout simplement *Le nombre d'or*, avec le sous-titre : *Radiographie d'un mythe*, suivi de *La divine proportion* (Paris, Le Seuil, 1995). Huntley y établit ceci que nous citons :
« En 1509, Luca Pacioli publiait un mémoire, *De divina proportione*, illustré par Léonard de Vinci. Réédité en 1956, […] il constitue un fascinant résumé des occurrences de φ [c'est ainsi que l'on note le nombre d'or, par l'initiale de Phidias, depuis le début du XXe siècle] dans diverses figures planes et solides. Si, dans la figure où AB = l = a + b,

A a C b B

on prolonge BA en D tel que AD = a, on obtient les résultats suivants :

D a A a C b B

Puisque $l / a = a / b$, $lb = a^2$; et, en remarquant que $(a / l) + 1 = (b / a) + 1$, nous obtenons $(l + a) / l = l / a$, soit :
$BD / BA = BA / AD$. »
Il est vrai que l'on peut obtenir ainsi une valeur numérique, à trois conditions. La première est d'avoir prolongé AB en AD de telle sorte que AC soit égal à AD. *Quid juris ?* On pourrait renouveler ici les reproches que Hegel faisait dans sa préface de la *Phénoménologie de l'esprit* à la géométrie antique, qui ne résout les problèmes qu'en faisant des constructions adventices dont il n'est jamais rendu compte et qui paraissent contingentes. La deuxième est d'ajouter 1 aux rapports égaux que l'on a obtenus. La troisième est d'attribuer la valeur 1 à CB.
En donnant à AC la valeur de x, on n'a plus qu'à résoudre l'équation du second degré $x^2 - x - 1 = 0$. Elle a deux racines : $(\sqrt{5} - 1) / 2$ et $(\sqrt{5} + 1) / 2$, entre lesquelles il ne reste plus qu'à choisir.
On voit combien il faut se donner des conditions, toutes aussi arbitraires les unes que les autres, pour que l'on obtienne que le rapport du fantasme à la pulsion soit le nombre d'or. Que l'on parle d'une proportion de l'une à l'autre n'est-il pas déjà largement suffisant et suffisamment métaphorique ? Évidemment, par une autre analogie, on peut demander au φ lacanien de s'identifier au φ conventionnel des mathématiciens et obtenir ainsi des résultats qui paraissent coïncider, mais avec quelle valeur du point de vue de l'expérience ? Que le mathématicien le fasse, nous ne saurions nous en émouvoir, puisqu'il peut se donner les définitions et les points de départ qu'il veut pour obtenir à l'arrivée les résultats qu'il veut ; mais que l'expérimentateur, qui se sert des mathématiques, le fasse, n'y a-t-il pas là de quoi hésiter ?

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Editions érès - - 92.154.108.10 - 24/10/2019 17:22 - © ERES

est de savoir pourquoi on devrait faire la section des deux produits de l'unité selon le même rapport que l'on a divisé l'unité elle-même. Q'est-ce qui permet de justifier l'identité du rapport selon lequel on divise l'unité et les deux segments que l'on a déjà obtenus, sinon la volonté d'obtenir le nombre d'or[19] ? On ne peut pas faire monter d'un cran, selon ses désirs, le degré de certitude que l'on est en droit d'attendre des mathématiques. C'est une vieille antienne que Sextus Empiricus avait fait valoir *Contre les mathématiciens* : ceux qui usent de mathématiques cherchent à passer clandestinement de l'hypothèse à l'assertion ; ou ils présentent comme des résultats apodictiques ce qu'ils ont simplement placé au départ à titre d'hypothèses. Descartes aussi, dans ses *Regulæ*, mettait en garde contre un usage des mathématiques qui consiste à y enfermer au départ quelque chose que l'on prétend y découvrir à l'arrivée, sans qu'il y ait de véritable production novatrice telle qu'elle n'aurait pu advenir sans lui.

Le vrai problème n'est pas de savoir par quelles manipulations on arrive à la section d'or, mais pourquoi on veut l'obtenir et ajouter ainsi un nouvel objet à la collection des autres objets que sont la bouteille de Klein, le ruban de Mœbius, les suites de Fibonacci et quelques fragments de géométrie qui, mi-symboles, mi-figures, sont du même ordre[20]. Qu'est-ce qui fait que l'on veut donner forme mathématique à des désirs théoriques, une forme arrêtée, définitive, scellée, destinée à ne plus bouger ? Plutôt que d'un effort pour aboutir à une proportion équivalente au nombre d'or qui paraît ouvrir les domaines de la peinture, de l'architecture, de la musique – ce qui peut présenter quelque attrait dans un livre sur la sublimation –, ne conviendrait-il pas plutôt de faire délibérément la critique de ce qu'il faut bien appeler une mystique ? Car, si on peut faire des sculptures, des architectures, des peintures qui respectent la section d'or – sont-elles d'ailleurs meilleures pour autant ? –, à quelle psychologie, à quelle psychanalyse pense-t-on en donnant cet horizon au rapport entre le fantasme et la pulsion ? Les mots de rapport et de proportion ne sont-ils pas largement suffisants sans que l'on aille jusqu'à rechercher plusieurs chiffres derrière la virgule ? Il y a une fausse précision, dont Bachelard parle bien dans *La formation de l'esprit scientifique*, et il y a une rigueur de l'à-peu-près qu'il

19. Une telle volonté était déjà affichée par Platon dans *La République* pour que l'on comprenne que les mathématiques peuvent mesurer exactement les objets sensibles et leurs rapports. Cette façon de se servir d'une preuve vaut-elle mieux qu'une simple et élégante figuration ?

20. On consultera, avec profit, le beau livre très suggestif, et déjà cité, de M. Neveux, qui, dans sa première partie, fait ce qu'elle appelle la « radiographie d'un mythe ». Certains résultats donnent, en mathématiques, l'illusion d'une solution par leur perfection figurée, et ils captent ainsi plutôt l'admiration que l'attention à la preuve. Dans son livre, M. Neveux fustige « la recherche apparente d'une loi [qui cache] en fait une réponse imaginée a priori, déjà admise comme vraie, garantie à l'avance grâce à une conviction absolue » (p. 139). Elle montre combien l'invocation du nombre d'or a servi des mécanismes de défense « contre l'incertitude, la peur, le risque » (p. 144), des discours d'exclusion, des propos plus normatifs que descriptifs.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Editions érès - - 92.154.108.10 - 24/10/2019 17:22 - © ERES

faut accepter. Étrangement, un livre sur la sublimation a surtout besoin de démystification et il doit mettre toutes ses propres forces de sublimation au service de ce besoin même, plutôt que dans l'habileté à justifier des thèses d'emblée estimées vraies sous le prétexte qu'on les souhaite ou qu'on les désire.

Il y a plus et cette fois le propos se tourne davantage contre Lacan. Quel crédit peut-on accorder à l'utilisation qu'il fait – ou plutôt qu'il envisagerait de faire[21] – du théorème de Stokes ? À peu près le même, à la complication près, que celui que les associationnistes ont pu faire, pendant plusieurs siècles, à la loi d'attraction de Newton pour expliquer les relations qui se nouent entre les idées ou entre les sensations ou entre les premières et les secondes. Il est vrai que l'objet dont on veut rendre compte en caractères mathématiques est, dans ces deux cas, comme dans une infinité d'autres, des plus problématiques, même en physique : à quelles unités ou à quels « zéros » renvoie-t-on pour faire les intégrations ? Mais cet embarras donne-t-il le droit d'enchérir en utilisant une sorte d'analogie avec ce qui pourrait se passer en psychologie ? Il est vrai que, même en physique, le sujet qui fait la science joue avec ses représentations pour avoir un effet de réel et n'obtient jamais que des vérités symboliques qu'il faudra, un jour, changer ; la tentation est évidemment grande de sauter le pas et d'appliquer ce qui a été conquis en physique, avec ses difficultés propres, à des entités psychiques. Mais *quid juris* ? Et n'introduit-on pas par là des difficultés particulières ? Fait-on ainsi un travail d'une qualité supérieure à celui que l'on obtiendrait plus modestement dans la langue vernaculaire ? Travaille-t-on mieux en psychanalyse avec des analogies physiques sous prétexte qu'elles se laissent interpréter en caractères mathématiques ? Que serait une unité de pulsion qui se rapporterait à une unité de section d'un orifice ? Les tourbillons dont on écrit l'équation grâce au théorème de Stokes en lui demandant de représenter ce qui gravite dans les zones érogènes, sont-ils moins métaphoriques que ceux de Descartes dont Voltaire et les newtoniens se sont tant moqués ? Que les façons symboliques d'écrire les rapports entre les bords d'une ouverture et ce

21. Dans une phrase et une note fameuses des *Écrits* : « La référence à la théorie électro-magnétique et nommément à un théorème dit de Stokes, nous permettrait de situer dans la condition que cette surface s'appuie sur un bord fermé, qui est la zone érogène, la raison de la constante de la poussée de la pulsion sur laquelle Freud insiste tant » (Paris, Le Seuil, 1966, p. 847). Cette phrase est accompagnée de la note que voici : « On sait (!) ce que ce théorème énonce sur le flux de rotationnel. Il suppose un vecteur-champ défini dans le continu et le dérivable. Dans un tel champ, le rotationnel d'un vecteur étant articulé des dérivées de ses composantes, on démontre que la circulation de ce vecteur sur une ligne fermée est égale au flux de rotationnel qui s'engendre de la surface prenant appui sur cette ligne comme bord. C'est dire qu'à poser ainsi ce flux comme invariant, le théorème établit la notion d'un flux "à travers" un circuit d'origine, soit tel que la surface de départ n'y entre plus en ligne de compte. » Suit, sans aucun lexique des lettres utilisées, la formule de Stokes adressée aux « topologistes ».

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Editions érès - - 92.154.108.10 - 24/10/2019 17:22 - © ERES

qui passe à travers sa section puissent en donner une image : pourquoi pas ? Mais il ne faut pas feindre la précision intimée par la référence au théorème de Stokes, dont les intégrations ne conduisent qu'à des probabilités dans leur secteur de validité et qui, en physique, ont le mérite qu'elles n'ont pas en psychologie et en psychanalyse, de pouvoir être contrôlées, au moins ponctuellement, par ce qu'elles appellent une expérience, laquelle – quand bien même elle serait fort variée – n'a pas grand-chose à voir avec l'expérience du psychanalyste. La mathématique est la meilleure alliée du chercheur, mais elle peut être aussi sa pire ennemie s'il ne s'en tient à donner une simple idée de ce qui se passe ; elle ne fait pas de miracle et elle ne transforme pas un usage irrationnel et imagé en quelque chose qui, magiquement, peut devenir rationnel.

À cela s'ajoute une autre dimension qui est gênante au moins pour celui qui n'a pas la pratique de la psychanalyse lacanienne. Peut-on mêler à une recherche mathématisante des considérations, non pas sur la langue vernaculaire, mais liées aux variations que celle-ci permet ? Le mathématicien, même le moins algébriste, même le plus permissif à l'égard de la langue vernaculaire (ce qui est, par exemple, le cas de Pascal), se scandaliserait de ce mélange et aurait l'impression légitime d'une rupture totale dans la déduction rigoureuse, qui fait le seul intérêt des mathématiques et de leur usage. Par exemple, peut-on, dans une recherche du chiffre de la constante de pulsion, faire passer comme ayant la moindre valeur, de concours avec des raisons de style mathématique, le jeu de mots selon lequel la référence de Lacan à la théorie des quanta – pour rendre compte de la pulsion – donnerait à entendre, à travers le mot même de *quanta*, le *a* après *quant* – *Lacan-t-a* –, *quanta* sonnant avec les *quanteurs* de la sexuation[22] ? Le lecteur non psychanalyste sursaute et il risque même de rester longtemps fidèle à son sursaut et méfiant à l'égard de ce qu'il lit, en se demandant où il doit croire l'auteur[23]. En effet, quand bien même ces embardées correspondraient à une certaine expérience de la psychanalyse, comment permettrait-on qu'elles déchirent un tissu déductif qui fait toute la force et toute la valeur d'un propos mathématique, voire simplement qu'elles se confrontent avec lui ? Le problème redoutable qu'elles posent est de savoir si le discours mathématique, qui est compréhensible dans toutes les langues, est compatible avec ce type d'accrocs qui, lui, ne l'est pas et qui n'existe qu'en surface et tout à fait par hasard dans notre langue. Si l'écriture d'*absence* sous la forme d'*absens* parle sans doute autant à un anglophone qu'à un francophone, l'écriture de *père-version* ne risque pas

22. E. Porge, *La sublimation*, *op. cit.*, p. 94.
23. Comme il cédera difficilement à l'auteur que l'on puisse écrire *hâte* sous la forme *h(a)te*, « car elle est productrice de l'objet *a* » (p. 137). De transformation en transformation, de déformation en déformation, on obtient tellement ce qu'on veut que le résultat des opérations en est suspect.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Editions érès - - 92.154.108.10 - 24/10/2019 17:22 - © ERES

d'être très convaincante pour un Anglais et ne fait preuve de rien, si elle fait preuve de quoi que ce soit à tous les francophones qui ne comptent pas, dans leur grande majorité, ce type d'arguments parmi les discours rationnels.

Certes, nous en convenons, même les méthodes mathématiques doivent être cousues entre elles pour fonctionner : c'est ainsi que, de façon très convaincante, E. Porge concilie le traitement des proportions avec la perspective[24]. Il va même plus loin, et cela correspond à une expérience que nous avons souvent faite en recourant aux travaux des littéraires : il va chercher, chez Dante et chez l'un de ses commentateurs les plus avisés, R. Dragonetti, un modèle de torsades qui fait que des points, parcourus dans un sens en un premier élan, seront relus à l'envers dès que le mouvement aura décrit une boucle sur lui-même, en une sorte de phénomène d'écho. Il nous est arrivé de constater que la théorie des fictions devait à l'analyse des littéraires des caractéristiques que les logiciens professionnels avaient négligées. Nous ne nions donc pas que des usages de la langue vernaculaire – et, en particulier, l'usage littéraire – peuvent être commensurables avec certaines parties des mathématiques. Mais, pour que cette commensurabilité ait lieu, il faut quand même qu'il y ait une certaine homogénéité de ce que l'on compare. Dans l'exemple des jeux de mots cités plus haut, on peut douter qu'elle ait lieu. Même si nous voulons bien convenir qu'« il y ait une résonance entre la raison de l'inconscient et celle des mathématiques[25] », un jeu de mots ne fait tout de même pas raison en mathématiques[26] ; quand il existe en elles quelque diallèle ou paralogisme, il s'agit de le lever et non pas de l'encourager. Nous ne nions pas non plus qu'il soit difficile de faire un net partage entre ce qui est proprement conceptuel et ce qui est métaphorique, même en mathématiques ; mais le projet du mathématicien ou de l'usager des mathématiques n'est à coup sûr pas de les mêler s'il ne veut pas perdre sur tous les fronts ; il est évidemment plutôt de les séparer.

La question des mathèmes nous engage à dire davantage ; si certains d'entre eux manifestent un intérêt par la puissance de généralisation qu'ils enclenchent, d'autres ne font-ils pas fonction de simples blasons, de formulations qui ne dépasseront pas le stade de définitions sommaires[27] ? Très sensibles aux arguments de Hume, nous voulons bien que la représentation par les mathématiques de ce qui est donné par l'expérience soit

24. Il avait commencé à le faire de façon magistrale dès son précédent livre sur Marguerite Duras.
25. E. Porge, *La sublimation*, *op. cit.*, p. 82.
26. Voire une composante pour faire raison avec les mathématiques comme partenaire.
27. Il est tout à fait symptomatique que Lacan se soit intéressé si vivement au nœud borroméen qui constitue le blason de la famille Borromée. Cet objet est typique de ceux dont se soucie Lacan ; ils ne sont d'ailleurs pas sans intérêt déductif, car ils impliquent un espace très particulier, comme l'a bien montré René Guitard.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Editions érès - - 92.154.108.10 - 24/10/2019 17:22 - © ERES

contingente en dépit de la nécessité de leurs déductions, et l'on ne voit pas pourquoi on retirerait au psychologue ou au psychanalyste le droit de faire ce qu'on accorde au physicien, lequel – fût-il habile en mathématiques – n'est pas à proprement parler un mathématicien. Mais à quoi sert-il de mathématiser si le travail que l'on fait ne peut, le plus souvent, produire que des formalisations arbitraires – puisque les définitions sont nominales en mathématiques – et si on ne parvient pas à produire à partir d'elles un récit qui s'élève nettement au-dessus des points de départ, en se contentant de collectionner des objets destinés à étonner l'imagination plus qu'à encourager l'esprit de méthode[28] ? Nous ne songeons pas à retirer à Lacan le droit de parler de « *mon* algèbre » ou de « *ma* topologie » ; Leibniz ne parlait-il pas ainsi de « sa mathématique » ou de « sa physique » ? Mais nous nous demandons si, précisément, il s'agit d'*algèbre* ou de *topologie* dès lors qu'aucun résultat ne dépasse franchement ce qu'on a mis au départ. Et puis, à supposer que $ ◊ D puisse exprimer valablement la sublimation, quel savoir pourrait-on obtenir, à partir de cette formule, qui ne puisse être produit sans elle ? N'est-ce pas pourtant le seul intérêt d'une mathématisation de produire des savoirs qui ne sauraient être atteints autrement ?

Si nous nous sommes longuement étendus – trop peut-être – sur les aspects « mathématisants » de la recherche de Lacan, c'est parce que Erik Porge, qui les comprend mieux que quiconque, qui s'en sert au point de vouloir les porter plus loin encore que Lacan, consacre de nombreuses pages de son ouvrage à user de mathèmes, soulevant inévitablement la question de savoir ce qu'il apporte par ce chemin qu'il ne serait pas possible d'apporter d'une autre façon. Sommes-nous, avec ces formulations de la sublimation, dans la situation d'un Fechner – dont chacun connaît l'admiration que lui portaient Freud et Lacan[29] – qui utilise le calcul infinitésimal pour mettre en œuvre le fonctionnement des seuils dans les sensations et les perceptions[30] ? Ou dans la situation d'un Bentham – dont personne n'ignore l'admiration que Lacan, cette fois sans l'aide de Freud, lui portait – qui, dans son chapitre du *Pannomion* sur les axiomes de pathologie, cherche les schèmes qui permettent d'introduire la

28. Descartes a montré dans ses *Regulæ* qu'on pouvait se servir de mathématiques en ne faisant jamais de mathématiques, c'est-à-dire en les identifiant moins à des méthodes qu'à des résultats.
29. À l'instar de Freud, Lacan parle du « grand Fechner » (*Le Séminaire*, Livre II, *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1978, p. 165).
30. Lacan s'intéresse peut-être plus encore à la topologie fechnérienne qu'à son usage du calcul infinitésimal. On le voit dans les leçons du 11 décembre 1957 (p. 107), du 30 avril 1958 (p. 357), du 3 décembre 1958 (p. 90), du 12 février 1964 (p. 66) et dès la leçon du 16 février 1955, dans *Le séminaire*, Livre II, *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 160. Dans la même page, Lacan insiste sur le fait qu'il ne faille pas prendre l'usage que Freud fait de Fechner pour une simple utilisation analogique. L'indication est évidemment importante pour notre propos : il est clair que Lacan, à travers ses mathématisations, a voulu davantage que des métaphorisations.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Editions érès - - 92.154.108.10 - 24/10/2019 17:22 - © ERES

considération des passions dans les lois qui régissent les intérêts ? Peut-être ; mais, plus souvent encore que dans les deux exemples précédents, on a le sentiment, avec Lacan, de s'arrêter sur le seuil de ce qui est censé nous conduire plus loin. Même si l'on convient que les formules peuvent apporter une généralisation, il ne saurait suffire dès lors qu'on parle de mathématiques de rendre possible une généralisation : il leur faut inventer, pour être crédibles, de nouveaux résultats.

Il nous reste, par-delà les mathématiques, des questions à poser à ce remarquable texte qui rebat les cartes ordinairement lancées pour penser la sublimation. Même si l'on n'exagère pas le côté créateur de la sublimation, puisqu'elle est un processus plus ordinaire qu'on ne pense, il est tout de même paradoxal qu'il faille consacrer autant de place à la répétition dans son développement. C'est ainsi que, au moins en analyse, la sublimation « est la mesure d'une opération de répétition à laquelle concourent l'analysant et l'analyste[31] ». Nous avons vu là, sinon une contradiction, du moins un paradoxe assez étonnant. Le paradoxe est qu'une œuvre, une recherche, qui paraît en quête de sa propre fin, de son propre épuisement, ne peut se poursuivre qu'en réitérant du manque, le même manque, un peu décalé à chaque fois qu'une partie du travail a été faite : « Ce n'est qu'à retravailler le manque d'une façon infiniment répétée que la limite est atteinte, qui donne à l'œuvre entière sa mesure[32]. » Pourquoi serait-elle atteinte d'ailleurs ? Et ne pourrait-on pas concevoir un manque qui va croissant, l'œuvre exigeant toujours davantage en avançant ? Ce qu'elle répète n'est certainement pas la répétition du même ; si répétition elle est, elle répète du différent en le remettant sur le métier[33].

Enfin, nous ne pouvons laisser ce bel ouvrage sur la sublimation qui, non seulement doit être lu, mais très probablement relu, sans souligner des analyses et des suggestions d'analyses de grand prix. L'auteur s'interroge sur ce qu'il convient d'appeler la « hâte », qui n'a rien à voir – pas plus que son opposée, la lenteur – avec une vitesse, grande d'un côté, petite de l'autre, mesurable par les horloges et les montres. La Fontaine ne nous a-t-il pas appris, dans la fameuse course de la tortue contre le lièvre, que l'on pouvait se hâter avec lenteur ? Il est une hâte de celui qui se presse trop tard comme il est une lenteur de mauvais aloi de celui qui se précipite. « La hâte n'est pas forcément un temps court, elle peut même durer des années », écrit E. Porge, en une formule aussi élégante que suggestive[34]. Faisant remarquer, avec Lacan, que *Finnegans Wake* a coûté dix-sept ans

31. E. Porge, *La sublimation*, *op. cit.*, p. 151. L'auteur reviendra sur ce thème, p. 160. Dès la leçon du 2 mars 1955, Lacan avait souligné que « rien de fécond n'a lieu dans l'homme sinon par l'intermédiaire d'une perte de l'objet » (*Le Séminaire*, Livre II, *op. cit.*, p. 165).
32. Texte de Lacan cité dans *La sublimation*, *op. cit.*, p. 105.
33. E. Porge l'indique avec une grande précision, p. 99 de son ouvrage.
34. *Ibid.*, p. 155.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Editions érès - - 92.154.108.10 - 24/10/2019 17:22 - © ERES

de travail à Joyce, l'auteur de *La sublimation* nous pousse à noter, par nous-même cette fois, qu'il est étrange et digne d'enquête de voir à quel point les chercheurs les plus intelligents se trompent souvent grossièrement sur la durée que prendra l'œuvre qu'ils entreprennent au moment où ils la commencent ou sur le temps qu'il leur reste à remplir quand ils l'ont déjà commencée. Dans une lettre à Marcus Herz, du 21 février 1772, Kant écrit, dans la fièvre de la création de la *Critique de la raison pure*, qu'il achèvera son ouvrage « dans à peu près trois mois ». A. Philonenko a fait ressortir qu'il a fallu neuf ans à ce travailleur acharné qu'était Kant pour atteindre son but[35]. Ne trouvons-nous pas, dans cette illusion des véritables chercheurs, l'incroyable décalage entre le temps intellectuel de la sublimation et le temps des calendriers, l'un ne pouvant pas se mesurer par l'autre ? Puissent les éditeurs qui pressent les auteurs en prendre conscience !

À cette belle leçon de temporalité, se joint une autre qui permet d'établir de façon opportune une relation que je n'avais, pour ma part, jamais envisagée ni vu envisager avec cette netteté avant d'avoir lu le livre : les quatre discours ne sont pas sans relation avec « Je parle aux murs ». Certes, il est directement question des quatre discours dans les textes réunis par J.-A. Miller sous le titre *Je parle aux murs*[36] ; mais E. Porge lève le voile sur une étrange proximité de la stéréotomie et de la psychanalyse. Bosse et Desargues ont bien montré qu'on ne taille pas des pierres sans supposer quelque ligne symbolique ou imaginaire qui donne la règle des murs, des voûtes, des coupoles, des arches, et qui court parmi eux tout en restant invisible dans la construction ; en psychanalyse, ce sont les murs sur lesquels sont censés rebondir les discours qui restent invisibles, et qu'il faut pourtant symboliquement supposer pour que les voix qui les supportent prennent de la consistance dans un écho. Prenons garde que cet écho n'est pas forcément empiriquement senti et qu'il en va de lui comme de l'*innere Stimmung* que Dorothée Muraro a si bien su détecter chez Schumann. Tout discours parle aux murs ; il n'est même discours – et discours compris – qu'à cette condition, pourvu qu'on ajoute aussitôt qu'il n'est pas besoin de murs de briques pour qu'il en soit ainsi. Coupés et renversés, les élans directs sont remontés en sens inverse par leur écho, et ils gagnent ainsi la consistance qui fait de leur tressage de ventres et de nœuds, non pas un simple bruit, mais une note épaisse, une voix, ou une langue reconnaissable. Curieusement, si étranges et si disjoints que paraissent les fameux quatre discours – qu'y a-t-il qui puisse, à première vue, rapprocher, ne serait-ce que pour les classer, le discours de l'universitaire, celui du maître, celui de l'hystérique et celui du psychanalyste ? –,

35. A. Philonenko, *L'œuvre de Kant*, tome I, Paris, Vrin, 1993, p. 100.
36. J. Lacan, *Je parle aux murs*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 65-72.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Editions érès - - 92.154.108.10 - 24/10/2019 17:22 - © ERES

ils gagnent peut-être plus de commensurabilité lorsque l'on désigne par leur nom les bâtiments sur les murs desquels ils sont censés rebondir : la faculté, le palais, l'hôpital, le consistoire analytique (p. 173). La parole façonne les bâtisses qui la reçoivent autant qu'elle est structurée par elles. Les mathématiques nous rattrapent décidément alors que nous avions voulu les laisser, même provisoirement, de côté : c'est souvent en posant le problème inverse que l'on prend la mesure d'une question en mathématiques comme en toute autre discipline dont elles peuvent s'emparer.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Editions érès - - 92.154.108.10 - 24/10/2019 17:22 - © ERES